

Se chauffer

Au cœur de la maison trônait un gros fourneau à sciure. Désir de ma mère qui n'en était pas à sa première expérience en fait de moyen de chauffage. Nous avons tout essayé. Fourneaux et chaudières à bois, à charbon, à sciure, fourneaux à mazout, radiateurs électriques, ventilateur à air chaud, fourneau à gaz. Alors nous en étions à la sciure. Ce serait l'avenir. Quelqu'un l'avait dit à ma mère qui le croyait ! C'était pas cher, ça chauffait bien... D'accord, mais question pratique, pas la grande joie. Je vous explique tout, je vous dévoile nos secrets de famille !

Il fallait d'abord aller à la scierie, chez Binoce, qui est au bord du lac. Dans ses catacombes obscures, il y avait des supports de bois conçus tout exprès pour remplir les sacs de sciure, la preuve que nous n'étions pas les seuls à vouloir user de cette formule. Nous les remplissions à la pelle, nous les attachions ensuite avec une grosse ficelle dans le haut, puis nous les traînions jusqu'à la sortie et là nous les chargions sur un char ou sur une remorque.

Les dessous d'une scierie... Il y a de la sciure naturellement partout, qui s'entasse sur le sol, contre les murs, qui forme des cônes, qui tapisse le plafond, qui remplit même les toiles d'araignées. Elle s'écoule du haut où la multiple, au moment même où nous y étions, faisait son travail mécanique et bruyant. Des gros troncs étaient débités en planches. Les deux chariots avançaient au rythme des rouleaux. La montée et la descente du châssis dans son support de fonte faisait un bruit sourd et saccadé. Dans cette demi-obscurité enveloppante nos voix sortaient feutrées. Je me sentais bien, moi, dans ce réduit à sciure, comme sécurité par cette sonorité cotonneuse.



C'était dans les sous-sols de cette scierie que nous allions remplir nos sacs de sciure.

Plus tard, à la maison, nous vidions les sacs dans une moitié de casier à bois. Puis nous retournions encore à la scierie. Car la provision d'un hiver nécessitait plusieurs voyages.

Le fourneau était un énorme cylindre à paroi crénelée pour augmenter la surface de chauffe, à l'intérieur duquel était un autre cylindre. Celui-ci transportable, nous le remplissions chaque jour de sciure au casier, peut-être même soir et matin. Il y avait un gros bâton cône en son milieu, avec au bout supérieur une poignée de métal. La sciure bien tassée avec un pilon de bois, le cylindre ramené à deux dans le fourneau, nous enlevions le bâton. Le feu était allumé dans le bas. Les flammes alors montaient dans ce trou central. Et bientôt la sciure charbonnait en dégageant une chaleur volcanique.

En vérité ce fourneau-là était bien trop gros pour l'espace où nous l'avions mis, le petit corridor qui va à la grange. Il virait au rouge. Nous le disions à notre mère: «Mais nom de sort, tu vas nous ficher le feu à la baraque, avec cet engin du diable!» Il créait une vraie fournaise. Et l'hiver il pouvait se donner des -30° dehors, faire des bises insupportables, là nous ne sentirions rien. Cette centrale atomique était le cœur de notre maison, plus même, le centre du monde.

Mais l'époque sciure ne dura pas. Ce fourneau-là nécessitait une manutention si conséquente, donnait tant de cendres et de poussière, que nous en reviendrons sagement à un petit fourneau à charbon gris argenté. Le monstre quant à lui, car c'en était bel et bien un, finira sa carrière en d'autres lieux, vendu pour pas grand-chose. Je repense quand même parfois non sans sourire à la chaleur torride de ce petit corridor et à ces samedis soir où, gogeanant dans la baignoire pas loin, juste derrière la paroi, nous côtoyons presque voluptueusement cette terrible fournaise.

Les aventures de notre mère nous offrent quand même de sacrés souvenirs!

* * *

